

PRIX INTERNATIONAL  
CGLU - VILLE DE **MEXICO** - CULTURE 21  
CATÉGORIE PERSONALITÉ  
GAGNANTE 2016

# SILVIA RIVERA CUSICANQUI



**CDMX**  
CIUDAD DE MÉXICO



**CGLU**  
Cités et Gouvernements  
Locaux Unis



**culture 21**  
Agenda 21 de la culture



# SILVIA RIVERA CUSICANQUI

Silvia Rivera Cusicanqui est une sociologue et activiste bolivienne d'ascendance aymara associée au mouvement indigènes katarista et au mouvement cocalero, ainsi que l'indique Verónica Gago dans sa [note biographique](#). Avec d'autres intellectuels autochtones et métisses, elle a fondé en 1983 l'Atelier d'Histoire Orale Andine ([Taller de Historia Oral Andina - THOA](#)), un groupe autogéré travaillant sur les questions de l'oralité, l'identité et les mouvements sociaux indigènes et populaires, principalement dans la région aymara. Concrètement, Rivera Cusicanqui a contribué à la recherche sur la montée communautaire et anarchiste des luttes indigènes, un processus qui s'est répercuté sur des mobilisations populaires les années suivantes, particulièrement au sein de l'organisation des ayllus (communautés familiales) de l'ouest de la Bolivie, comme l'explique dans le [dialogue](#) qu'elle entretient avec Oído Selvaje.

Elle fait actuellement partie du collectif autogéré [Colectivx Ch'ixi](#), qui soutient la cause de personnes handicapées à travers la production de documentaires et à travers l'organisation d'atelier et d'[événements](#) qui cherche à éveiller les consciences sur la discrimination dont souffre ce collectif. Durant ces dernières années, elle a également été à l'initiative de l'espace [El Tambo Colectivo](#), un centre culturel de La Paz qui cherche à réunir savoirs théoriques et travail manuel et environnemental.

Dotée d'une longue carrière académique, Rivera Cusicanqui a été professeure titulaire de Sociologie à l'Université Mayor de San Andrés de La Paz (UMSA) pendant plus de 20 ans. Elle

a également été professeure invitée dans les Universités de Colombia (New York, États-Unis), Austin (Texas, États-Unis), La Rábida (Huelva, Espagne), Jujuy, et à l'Université Andine Simón Bolívar de Quito (Équateur). En 1990, elle a reçu la Bourse Guggenheim, et a été nommée en 1993 Professeure Emérite de l'UMSA. Elle est également Professeure Emérite en Droits Humains Andins à l'Université Andine Simón Bolívar.

La [conversation](#) qu'elle a entretenue avec Boaventura de Sousa Santos retrace sa trajectoire, et sa réflexion sur sa vie et sur son œuvre dans le contexte de l'environnement bolivien.

Elle est l'auteure de plusieurs livres, parmi lesquels *Oprimidos pero no vencidos. Luchas del campesinado aymara y quechua en Bolivia, 1900-1980* (1984); *Los artesanos libertarios y la ética del trabajo*, avec Zulema Lehm (1988); et la compilation *Debates postcoloniales. Una introducción a los estudios de la subalternidad* (1997), édité avec Rossana Barragán, et considérée comme une des premières traductions en castillan de textes fondamentaux d'études post-coloniales; *Chi'xinakax utxiwa, una reflexión sobre prácticas y discursos descolonizadores* (2010); et *Violencias (re)encubiertas en Bolivia* (2010), qui réunit plusieurs textes élaborés dans les années 1990. De plus, elle a réalisé des vidéos et des films à la fois du documentaire et de la fiction.

Une grande partie de l'œuvre de Silvia Rivera Cusicanqui aborde la continuité des logiques de domination des identités et des cultures indigènes, notamment dans les contextes dans lesquels une reconnaissance formelle de la diversité et



de la valeur des autochtones aurait pourtant eu lieu. Ainsi, le « colonialisme interne » opèrerait structurellement comme un habitus (dans le sens de Bourdieu), c'est-à-dire comme une histoire assimilée par les sujets. Dans l'analyse des mécanismes de domination (symboliques, matériels et historiques), Rivera Cusicanqui identifie l'« illusion du métissage » comme une construction hégémonique, patriarcale et coloniale, dans laquelle l'intégration d'identités différentes contribue à consolider une structure hiérarchique culturellement déterminée. À travers du « mensonge du métissage » et de la construction discursive et idéologique du « citoyen », les peuples autochtones ont été exclus de l'espace public, comme l'explique Luis Martinez Andrade dans son [analyse](#) de *Violencias (re)encubiertas en Bolivia*.

À l'heure actuelle, Rivera Cusicanqui étudie la continuité des structures coloniales de longue durée qui persistent dans les mentalités et se reflètent dans les structures sociales, économiques et politiques. Elle l'explique ainsi dans l'une de ses [interventions](#) en 2009, comme elle le fait depuis 1980. Le [texte](#) de Verónica Gago rend compte de la critique de Rivera Cusicanqui sur l'appropriation réformiste d'une partie de la génération d'intellectuels du 'pluri-multi', parfaits exemple des « capacités rhétoriques des élites et de leur grande capacité à faire passer la culpabilité collective faite de pansements et de pastiches à une matrice de domination qui se renouvelle dans sa dimension coloniale ». Avant cela, lors d'une [rencontre](#) à l'Université du Chili, Rivera Cusicanqui rappelle que « les identités autochtones font partie de la modernité » et que cela représente « une dynamique d'interactions de conflits et de contentieux avec les pouvoirs coloniaux à divers échelles. » À partir de là, elle rejette le discours « misérabiliste » de la mémoire ethnique, affirmant au contraire une vision respectant la « diligence du sujet autochtone ». Comme elle l'explique dans une [entrevue](#) avec Rolando Carvajal, le discours politique du « bien-vivre » est principalement un discours rhétorique qui n'implique pas réellement de véritable soutien aux communautés, ni à la reconnaissance de leur autonomie.

Le travail de Rivera Cusicanqui aborde également la relation entre les luttes indigènes et féministes,

soulignant la dynamique sous-jacente entre l'occidentalisation et la patriarcalisation des systèmes de genre, et y voyant des facteurs qui ont historiquement renforcé le « colonialisme interne », comme le rappelle Luis Martinez le rappelle dans son [analyse](#) de *Violencias (re)encubiertas en Bolivia*. Dans ce sens il est facile de comprendre que la portée de son travail va au-delà de la région andine et qu'elle permet de « comprendre la formation socio-économique et politico-culturelle d'Amérique Latine en général et en Bolivie plus particulièrement. »

L'œuvre de Rivera Cusicanqui met en lumière la combinaison de langages, ce qui a l'a amenée à utiliser l'essai, le documentaire, la critique d'art ou le commissariat d'exposition. En 2010 elle a en effet proposé une vision alternative au discours du curateur de l'exposition Principio Potosí présentée à Madrid avec le livre-catalogue [Principio Potosí. Reverso](#) qui mettait en avant les subordinations de la peinture coloniale dans leurs relations avec les communautés.

La réflexion de Silvia Rivera Cusicanqui s'est aussi penchée sur la communication de la connaissance (« parler après avoir écouté, parce qu'écouter est également une manière de voir, et un dispositif permettant de générer la compréhension et l'empathie », comme l'[écrit](#) Verónica Gago à propos de son travail et de son œuvre). Rivera Cusicanqui a également consacré des séminaires à la sociologie de l'image, croisant abstractions visuelles et pratiques dé-colonialistes, et mettant l'accent sur le potentiel des cultures visuelles dans, selon ses mots lors de son intervention à l'Université du Chili, « la contribution à la compréhension du social » et dans « l'actualisation de nombreux aspects inconscients du monde social ».

